

Je déballe ma bibliothèque. Voilà. Elle n'est donc pas encore dressée sur les étagères, le léger ennui du classement ne l'a pas encore enveloppée. Je ne peux non plus marcher le long de ses rangées pour les passer en revue, accompagné d'auditeurs amis. Tout cela, donc, vous n'avez pas à le redouter. Me voici réduit à vous prier de vous transporter avec moi dans le désordre de caisses éventrées, dans une atmosphère saturée de poudre de bois, sur un sol jonché de papiers déchirés, au milieu de piles de volumes exhumés depuis peu à la lumière du jour après deux années d'obscurité, pour que d'entrée de jeu vous partagiez un peu l'humeur, nullement élégiaque mais au contraire impatiente, qu'ils éveillent chez l'authentique collectionneur. Car c'en est un qui vous parle, et tout compte fait uniquement de lui. Ne serait-il pas dès lors présomptueux de vous énumérer ici, en me prévalant d'une apparente objectivité ou sobriété, les pièces et sections principales d'une bibliothèque, ou de vous exposer sa genèse, voire son utilité pour l'écrivain ?

En ce qui me concerne, en tout cas, je vise dans ce qui suit quelque chose de moins voilé, de plus tangible ; ce qui me tient à cœur, c'est de vous permettre un regard sur la relation d'un collectionneur à ses richesses, un regard sur l'acte de collectionner plutôt que sur une collection. Or il est parfaitement arbitraire que je le fasse au moyen de considérations sur les divers modes d'acquisition des livres. Le recours à une telle disposition ou à toute autre encore n'est jamais qu'une digue contre le flot jaillissant de souvenirs qui déferle sur tout collectionneur s'occupant de son bien.

Toute passion, certes, confine au chaos, la passion du collectionneur, en ce qui la regarde, confine au chaos des souvenirs. Mais j'irai plus loin : le hasard, le destin, qui de leurs couleurs imprègnent le passé sous mes yeux, ils s'offrent là en même temps aux sens, à travers l'habituel fouillis de livres. Car ce genre de possession, qu'est-ce d'autre qu'un désordre où l'habitude s'est faite si familière qu'elle peut apparaître comme un ordre ? Vous avez déjà entendu parler de gens que la perte de leurs livres a rendus malades, et d'autres que leur acquisition a rendus criminels. Tout ordre, dans ces domaines précisément, n'est qu'un état de suspens au-dessus de l'abîme. « L'unique savoir exact, disait Anatole France, est la connaissance de la date de parution et du format d'un livre. » En effet, s'il existe une contrepartie au dérèglement d'une bibliothèque, c'est bien la régularité de son catalogue.

Ainsi l'existence du collectionneur est-elle régie par une tension dialectique entre les pôles de l'ordre et du désordre.

Elle est naturellement liée à bien d'autres choses encore. À une relation fort énigmatique envers la possession, sur laquelle il conviendra de dire quelques mots encore ultérieurement. Ensuite : à une relation envers les choses qui, loin de mettre au premier plan chez elles la valeur fonctionnelle, donc leur utilité, leur usage possible, les étudie et les aime au contraire comme la scène ou le théâtre de leur destin. C'est le plus profond enchantement du collectionneur que d'enclorre l'exemplaire dans un cercle envoûté où, parcouru de l'ultime frisson, celui d'avoir été acquis, il se pétrifie. Tout ce qui relève là de la mémoire, de la pensée, de la conscience, devient socle, cadre, reposoir, fermoir de sa possession. L'époque, le paysage, l'artisanat, le propriétaire dont provient ledit exemplaire, tout cela se rassemble aux yeux du vrai collectionneur en chacune de ses possessions, pour composer une encyclopédie magique dont la quintessence n'est autre que le destin de son objet.

Ici donc, dans ce champ étroit, il est loisible de supputer comment les grands physiognomonistes - et les collectionneurs en sont, face au monde des choses - se muent en interprètes du destin. Il suffit

d'observer un collectionneur maniant les objets de sa vitrine. À peine les tient-il en main que, dans une inspiration, il semble les traverser du regard pour atteindre leur lointain. Voilà ce que je pourrais dire du côté magique du collectionneur, de son apparence de vieillard. *Habent sua fata libelli* - cette formule a peut-être été conçue comme s'appliquant généralement aux livres. Les livres, donc *La Divine Comédie*, ou *L'Éthique* de Spinoza, ou *L'Origine des espèces*, ont bien leur destin. Mais le collectionneur interprète différemment le dicton latin. À ses yeux, ce ne sont pas tant les livres que les exemplaires qui ont leur destin. Et dans son esprit, le destin clé de tout exemplaire, c'est la rencontre avec lui-même, avec sa propre collection.

Je n'exagère pas : pour le vrai collectionneur, l'acquisition d'un livre ancien équivaut à sa renaissance. Et en cela réside l'aspect enfant qui, chez le collectionneur, se compénètre avec l'aspect vieillard. En effet, les enfants commandent au renouvellement des livres comme à une praxis démultipliée, jamais à court. Chez les enfants, l'acte de collectionner n'est qu'un procédé de renouvellement parmi d'autres, tels la peinture des objets, ou le découpage, ou encore le décalque, et, de la sorte, toute la gamme des modes d'acquisition enfantine, depuis la prise en main jusqu'à la nomination, ce sommet.

Renouveler le monde - c'est là l'instinct le plus profond dans le désir qu'éprouve le collectionneur d'acquérir de nouveaux objets, et voilà pourquoi le collectionneur de livres anciens se trouve plus près de la source de tout acte de collection que l'amateur de nouvelles éditions pour bibliophiles. Mais quelques mots à présent sur la manière dont les livres franchissent le seuil d'une collection, tombent dans la propriété d'un collectionneur, bref sur l'histoire de leur acquisition.

Parmi toutes les façons de se procurer des livres, la plus glorieuse, considère-t-on, est de les écrire soi-même. Mains d'entre vous se rappelleront ici avec plaisir de la vaste bibliothèque que, dans sa pauvreté, le petit maître d'école Wuz, chez Jean Paul, s'était constituée à la longue en écrivant lui-même, faute de pouvoir les acheter, tous les ouvrages dont les titres l'intéressaient dans les catalogues de foire. Les écrivains sont effectivement des gens qui écrivent des livres non par pauvreté, mais par insatisfaction envers ceux qu'ils pourraient acheter mais qui ne leur plaisent point.

Vous allez prendre cela, Mesdames et Messieurs, pour une définition saugrenue de l'écrivain ; mais tout est saugrenu de ce qui se dit, sous l'angle de vue d'un collectionneur authentique. Parmi les modes d'acquisition les plus courants, celui qui convient le mieux pour les collectionneurs serait l'emprunt non suivi de restitution. L'emprunteur de grande envergure, tel que nous l'envisageons ici, se révèle un collectionneur invétéré de livres, non seulement à cause de l'ardeur avec laquelle il veille sur le trésor amassé par emprunts, et fait la sourde oreille à toutes les mises en garde venant du quotidien de la vie juridique, mais encore et surtout du fait que lui non plus ne lit pas les livres.

Si vous voulez en croire mon expérience, il m'est souvent arrivé qu'on me rende à l'occasion un livre prêté, plutôt qu'on ne l'ait lu. Ce serait alors - demanderez-vous - la marque propre des collectionneurs que de ne pas lire ! Voilà qui est nouveau. Eh bien, non. Les experts vous confirmeront que c'est au contraire fort ancien, et je me bornerai à citer la réponse que France, lui encore, tenait en réserve à destination du béotien qui admirait sa bibliothèque pour en arriver finalement à la question inévitable : « Et vous avez lu tout ça, Monsieur France ? » - « Pas le dixième. Ou bien est-ce que par hasard vous dîneriez tous les jours dans votre service de Sèvres ? »

De la légitimité d'une telle attitude, au demeurant, j'ai fait la contre-épreuve. Durant des années - soit un bon premier tiers de son existence jusqu'à maintenant -, ma bibliothèque n'a pas consisté en plus de deux ou trois rangées, qui ne croissaient que d'un centimètre par an. Ce fut son époque martiale, puisque aucun livre n'avait le droit d'y pénétrer avant que je ne lui aie pris son mot d'ordre, que je ne l'aie lu. Et je ne serais donc peut-être jamais parvenu à constituer ce qu'on peut appeler, au regard de la discussion, une bibliothèque, sans l'inflation qui tout à coup fit basculer l'accent mis sur les choses et mua les livres en valeurs réelles, ou du moins en biens difficilement accessibles. Telle semblait en tout cas la situation en Suisse. Et c'est de là-bas effectivement que, à la douzième heure, je fis mes premières commandes assez importantes de livres, et pus encore mettre en sûreté des choses aussi irremplaçables que *Le Cavalier bleu* ou *La Légende de Tanaquil* de Bachofen, encore trouvables chez l'éditeur à l'époque.

- Bon, estimerez-vous, après tant de déambulations en tous sens, nous devrions enfin déboucher, en matière d'acquisitions, sur cette large rue qu'est l'achat. Oui, une large rue, mais pas tranquille pour autant. Les achats du collectionneur de livres offrent très peu de ressemblance avec ceux qu'effectuent, dans une librairie, un étudiant pour se procurer un manuel d'enseignement, un homme du monde pour faire un cadeau à sa dame, un voyageur de commerce pour abréger son prochain trajet en chemin de fer.

Mes plus mémorables, je les ai faits en voyage, tel un passant. L'entrée en possession et l'avoir ressortissent au domaine de la tactique. Les collectionneurs sont des individus pourvus d'instinct tactique ; d'après leur expérience, lorsqu'ils conquièrent une ville étrangère, le magasin de livres anciens le plus minuscule peut signifier un fort, la papeterie la plus éloignée une position clé. Combien de villes ne se sont-elles pas ouvertes devant moi au cours des marches avec lesquelles je partais à la conquête de livres. Certes, seule une partie des achats les plus importants passe par la visite rendue à un commerçant. Les catalogues jouent un rôle bien plus grand. Et aussi parfaitement que l'acheteur connaisse le livre commandé de la sorte sur catalogue, l'exemplaire reçu reste toujours une surprise, et la commande garde toujours quelque chose d'un hasard.

Alors, à côté des déceptions cuisantes, il y a les trouvailles qui vous comblent de bonheur. Ainsi, je me souviens d'avoir un jour commandé, pour ma vieille collection de livres d'enfants, tel livre avec images en couleur uniquement parce qu'il renfermait des contes d'Albert Ludwig Grimm et que son lieu de publication s'appelait Grimma, en Thuringe. Or de Grimma provenait un fablier justement édité par ce même Albert Ludwig Grimm. Et le fablier en question, dans l'exemplaire possédé par moi, était avec ses seize images le seul témoignage qu'on ait conservé des débuts du grand illustrateur allemand Lyser, lequel vécut à Hambourg au milieu du siècle précédent. Eh bien, ma réaction à la consonance des noms s'était montrée exacte. Là également, je découvrais à nouveau les travaux de Lyser, à savoir une œuvre - *Linus Miirchenbuch* (Le Livre de contes de Lina) - restée inconnue de tous ses bibliographes, alors qu'elle mérite une mention plus détaillée que celle-ci, la première que je fasse.

On n'en a nullement fini, dans l'acquisition des livres, avec l'argent seul ou avec la compétence seule. Et même les deux ensemble ne suffisent pas pour fonder une authentique bibliothèque, qui garde toujours quelque chose d'impénétrable et d'incomparable en même temps. Pour acheter sur catalogue, il faut encore avoir, outre ce qu'on vient de nommer, un flair subtil. Les dates, les lieux, les formats, les propriétaires antérieurs, les reliures, etc., tout cela doit parler à l'acheteur, et dire des choses non pas sèchement cloisonnées dans leur en soi et pour soi, mais consonantes au contraire, et lui de son côté doit pouvoir reconnaître, d'après l'harmonie et l'énergie de la consonance, si ce genre de livre lui revient ou non. Ce sont encore de tout autres capacités que requiert du collectionneur une vente aux enchères. Au lecteur de catalogue doit parler seulement le livre, et en tout état de cause son propriétaire antérieur si la provenance de l'exemplaire se trouve établie. Mais quand on veut intervenir dans une vente aux enchères, il faut diriger son attention à parts égales sur le livre et sur les concurrents, et en outre garder suffisamment la tête froide pour éviter de s'acharner dans une lutte entre rivaux - comme cela se produit chaque jour - et de rester finalement accroché, avec un prix d'achat élevé, au niveau où on a surenchéri, davantage pour tenir sa place que pour acquérir le livre.

En revanche compte parmi les plus beaux souvenirs du collectionneur l'instant où il a bondi au secours d'un livre auquel il n'avait peut-être jamais consacré une pensée dans sa vie, à plus forte raison un souhait, parce que le livre en question restait ainsi délaissé, abandonné sur le marché libre et que lui l'achetait, comme dans les contes des mille et une nuits le prince peut acheter une belle esclave, afin de lui donner la liberté. Pour le collectionneur de livres, en effet, la vraie liberté de tous les livres se trouve quelque part sur ses propres rayons.

Tel un monument de mon expérience la plus excitante de vente aux enchères, se dresse aujourd'hui encore dans ma bibliothèque, au-dessus de longues rangées de volumes français, *La Peau de chagrin* de Balzac. C'était en 1915 à la vente Rümman chez Emil Hirsch, un des plus grands connaisseurs de livres et en même temps un des plus remarquables vendeurs. L'édition en question parut en 1838 à Paris, place de la Bourse. Juste en prenant mon exemplaire en main, j'aperçois devant moi non seulement le numéro de la collection Rümman, mais surtout l'étiquette de la librairie où l'acheta le premier acquéreur il y a quatre-vingt-dix ans, pour le quatre-vingtième de son prix actuel environ. Il s'agit donc de la papeterie I. Flanneau. Fameuse époque que celle où des œuvres aussi somptueuses - car les gravures sur métal de ce livre ont été dessinées par le plus grand dessinateur français et exécutées par les meilleurs graveurs - où donc un pareil livre pouvait encore s'acheter dans une papeterie.

Mais je voulais raconter l'histoire de son acquisition. J'étais venu chez Emil Hirsch pour examiner la collection au préalable, j'avais fait passer entre mes mains quarante ou cinquante volumes, et celui-ci en souhaitant ardemment ne plus jamais devoir le lâcher. Vint le jour de la vente aux enchères. Un hasard voulut que dans l'ordre d'appel cet exemplaire de *La Peau de chagrin* fût précédé par la série complète de ses illustrations en tirés à part sur chine. Les enchérisseurs étaient assis à une longue table ; de biais en face de moi, l'homme sur lequel convergèrent tous les regards dans la vente qui allait s'ensuivre : le baron von Simolin, le fameux collectionneur munichois. Il s'intéressait à cette série, ne manquait pas de concurrents, bref on en vint à une lutte sévère, dont le résultat fut l'offre la plus élevée de toute la vente, un prix dépassant largement 3000 reichsmarks.

Apparemment, personne ne s'étant attendu à une telle somme, un mouvement traversa les présents. Emil Hirsch n'en prit pas note, et soit pour épargner du temps, soit pour d'autres considérations, il passa au numéro suivant, dans l'inattention générale de l'assemblée. Il cria le prix, je montai un peu au-dessus avec un énorme battement de cœur et en ayant clairement conscience de ne pouvoir rivaliser avec aucun des grands collectionneurs présents. Mais le commissaire-priseur, sans contraindre l'attention de l'assemblée, procéda à l'adjudication avec les formules en usage, « plus personne » et trois coups de marteau - en ce qui me concerne, ils me parurent séparés les uns des autres comme par une éternité.

Pour moi, étudiant, la somme était encore bien assez élevée. Mais la matinée du lendemain au mont-de-piété ne fait plus partie de l'histoire ; au lieu de cela je préfère évoquer un événement que j'appellerai volontiers le négatif d'une vente aux enchères. C'était donc à Berlin, l'année précédente. Proposée à la vente, une série de livres fort disparates quant à la qualité ou au sujet, parmi lesquels seuls méritaient l'attention quelques ouvrages rares ayant trait à l'occultisme et à la philosophie de la nature. J'enchérissais sur certains d'entre eux, mais ne tardai pas à remarquer dans les premiers rangs, chaque fois que j'intervenais, un monsieur qui semblait n'attendre que mon offre pour lancer la sienne à n'importe quelle hauteur. Après avoir suffisamment vu cette expérience se répéter, j'abandonnai tout espoir d'acquérir le livre auquel je tenais le plus ce jour-là. C'étaient les précieux *Fragmente aus dem Nachlasse eines jungen Physikers* (Fragments des œuvres posthumes d'un jeune physicien), que Johann Wilhelm Ritter avait publiés en 1810 à Heidelberg, en deux volumes.

L'œuvre n'a jamais connu de réimpression, mais la préface où l'éditeur donnait une présentation de sa propre vie sous forme d'éloge funèbre pour un ami anonyme prétendument défunt qui n'était autre que lui-même, cette préface donc m'est apparue depuis toujours comme la prose de style personnel la plus significative du romantisme allemand. À l'instant où on appela le numéro, me vint une illumination. Toute simple : comme mon offre allait procurer infailliblement le numéro à l'autre, je pouvais n'en faire aucune. Prenant sur moi, je restai muet. Alors se produisit ce que j'avais espéré : pas d'intérêt soulevé, pas d'offre, le livre fut retiré. Je jugeai bon de laisser passer quelques jours encore. Et en effet, lorsque je réapparus au bout d'une semaine, je découvris le livre chez le libraire, et je tirai donc profit, en l'acquérant, du peu d'intérêt qu'on lui avait témoigné.

Que de souvenirs ne se pressent-ils pas, une fois qu'on s'est rendu dans la montagne de caisses pour en extraire les livres par une exploitation au jour, ou mieux à la nuit tombée. Rien ne saurait mieux illustrer le côté fascinant de ce déballage que la difficulté qu'on éprouve à s'arrêter. J'avais commencé à midi, et il était bien minuit avant que j'aie entrepris les dernières caisses. Mais voilà qu'à la fin me tombent entre les mains deux volumes cartonnés mal en point, qui à strictement parler n'ont pas du tout leur place dans une caisse de livres ; deux albums de figurines en papier pressé que ma mère avait collées quand j'étais enfant, et dont j'ai hérité.

Ce sont là les semences d'une collection de livres pour enfants qui aujourd'hui encore continue sans cesse à pousser, bien que ce ne soit plus dans mon jardin. - Il n'existe pas de vivante bibliothèque qui n'héberge chez elle un certain nombre de créatures livresques venues de zones frontalières. Ce ne seront pas forcément des albums de figurines ou des albums de famille, ni des autographes ou des reliures avec pandectes ou textes édifiants à l'intérieur : certains collectionneurs s'attacheront aux tracts et aux prospectus, d'autres encore aux fac-similés de manuscrits ou aux doubles dactylographiés de livres introuvables, et à plus forte raison les revues peuvent-elles former les bords prismatiques d'une bibliothèque. Mais, pour revenir à ces albums, hériter est à vrai dire le plus solide moyen de parvenir à une collection.

Car l'attitude du collectionneur vis-à-vis de ses richesses prend source dans le sentiment d'obligation que le possédant a envers sa possession. C'est donc l'attitude de l'héritier au sens le plus élevé. Une collection a pour plus beau titre de noblesse de pouvoir se léguer. En disant cela, j'ai fort précisément conscience - vous devez le savoir - qu'une telle évolution du monde des représentations investies dans l'acte de collectionner renforcera beaucoup d'entre vous dans leur conviction que cette passion est intempestive, et dans la méfiance qu'ils éprouvent à l'égard du type du collectionneur. Rien n'est plus étranger à mon propos que de vous ébranler dans cette opinion ou dans cette méfiance. Et il faudrait encore ajouter une dernière chose : le phénomène de la collection, en perdant le sujet qui en est l'artisan, perd son sens. S'il se peut que les collections publiques soient moins choquantes sous l'aspect social et plus utiles sous l'aspect scientifique que ne le sont les collections privées, celles-ci seules rendent justice aux objets eux-mêmes. Au demeurant, je sais que sur ce type humain dont je parle ici, et que j'ai représenté devant vous un peu *ex officio*, la nuit est en train de tomber. Mais comme le dit Hegel : c'est seulement avec l'obscurité que la chouette de Minerve commence son vol. C'est seulement à l'heure où il s'éteint que le collectionneur est compris.

Mais voici que minuit a déjà sonné depuis longtemps devant la dernière caisse vidée à demi. D'autres pensées m'emplissent que celles dont j'ai parlé. Non pas des pensées ; des images, des souvenirs. Souvenirs des villes où j'ai trouvé tant de choses : Riga, Naples, Munich, Danzig, Moscou, Florence, Bâle, Paris ; souvenirs des somptueuses salles munichoises de la librairie Rosenthal ; souvenirs du Stockturm de Danzig, où habita le défunt Hans Rhaue, de la cave aux livres moisies de Süßingut, Berlin-Nord ; souvenirs des salles de séjour où prirent place ces livres, de ma turne d'étudiant à Munich, de ma chambre à Berne, de la solitude de l'Isetwald sur le lac de Brienz et enfin de ma chambre de garçonnet, d'où proviennent juste encore quatre ou cinq des plusieurs milliers de volumes qui commencent à s'amonceler autour de moi.

Bonheur du collectionneur, bonheur de l'homme privé. Il n'existe personne qui ait donné lieu à moins de recherches et nul ne s'en est mieux trouvé que cet être qui a pu continuer son existence mal famée sous un masque à la Spitzweg. Car au-dedans de lui ont élu domicile des esprits, du moins de petits, qui font que pour le collectionneur, j'entends le vrai, le collectionneur tel qu'il doit être, la possession est la relation la plus profonde que l'on puisse entretenir avec les choses : non qu'alors elles soient vivantes en lui, c'est lui-même au contraire qui habite en elles. Ainsi ai-je édifié devant vous un de ses réceptacles, dont les livres fournissent les pierres de construction, et le voici à présent qui disparaît dedans, comme il est juste et bon.